



BERTHELOT & Cie
Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VERITABLE SIROP
DE QUININE
DE CHIMPEL
ET FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORCISANT

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU
(Suite.)

Effectivement la portière de tapisserie venait d'être soulevée par une main mignonne, et Catherine se glissait dans la salle.
La jeune fille était un peu pâle, elle avait le visage amaigri par la fatigue morale ; mais ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.
Le conseiller était allé vivement à elle, et il l'embrassait tendrement.
Barba regardait Catherine avec une grande attention.
Catherine se dégagea doucement.
— Mon père, — dit-elle, — tout ce que M. de Céranon m'a envoyé pour cadeau des fiançailles est dans ma chambre, n'est-ce pas ?
— Oui, mon enfant, — répondit le conseiller en riant. — Sois tranquille ! Je n'ai rien distrait, ni rien omis, ni rien caché, tu as tout !
— Alors, mon père, — reprit Catherine avec un accent très ferme, — je viens de replier et de remettre dans le grand coffre de bois sculpté toutes les pièces d'étoffes, toutes les dentelles et tous les bijoux.
Le conseiller regarda sa fille avec une grande expression d'étonnement.
— Pourquoi as-tu replié les étoffes et resserré tout dans la grande caisse ? — demanda-t-il.
— Pour que vous puissiez tout faire renvoyer sur l'heure à M. de Céranon.
— Hein ? — fit le conseiller stupéfait.
— Comment ? — s'écria Barba en courant vers Catherine.
La jeune fille paraissait froidement



Sir John et les Sauvages du Nord-Ouest

Sir John.—Cris ! Sautoux ! Tétous-Sioux ! Nez-Percés ! Pieds-Noirs et Gros-Ventres ! mes frères, voulez-vous tirer une touche au calumet de la paix ?
Piapo.—Non, le Peau-Rouge a mal au cœur de toi, monsieur To-Morrow. Ils ont fumé avec ta pipe en 1869 et ils ont attrapé le feu sauvage. Va au balai.

calme, comme quelqu'un parfaitement résolu.
— Mais pourquoi ? — s'écrièrent à la fois le conseiller et Barba.
— Parce que je ne veux pas me marier, — répondit Catherine.
XVII
LE REFUS.
Un grand silence avait suivi la réponse foudroyante de la jeune fille. Le conseiller de Lespars était immobile et comme changé en statue. Barba ne quittait pas des yeux Catherine.
— Catherine, — dit le conseiller au Parlement, en se remettant un peu, c'est une plaisanterie que tu fais là, n'est-ce pas, mon enfant ?
— Non, mon père, je parle très-sérieusement, — répondit la jeune fille.
— Comment ?
— Je ne veux pas me marier.
— Mais...
— Mon père ! — s'écria Catherine en se jetant au cou du conseiller, — je suis heureuse comme je suis, pourquoi échanger ce bonheur du présent

contre un avenir dont je ne suis pas certaine... je l'avoue...
— Que dis-tu ?
— Je dis... qu'il me semble... que je suis sûre que je ne serai pas heureuse en contractant cette union.
— Catherine ! Catherine ! mais, mon Dieu ! que dis-tu donc, mon enfant ?
— Ce que je pense !
— Tu te trompes ;
— Quelque chose me dit que non.
— Allons donc ! c'est un enfantillage ! Tu ne sais ce que tu dis !
— Pardonnez-moi, mon père !
— Catherine !
— Ne me contraignez pas à cette union, mon père, je vous en prie.
— Mais c'est impossible ! Il faut que tu épouses Céranon, et tu l'épouseras.
— Cependant, — dit Barba, — si Catherine craint d'être malheureuse, pouvez-vous la contraindre ?
Le conseiller était très-agité ; il allait, venait, paraissant en proie à une sorte d'accès nerveux.
Enfin, il revint brusquement près de Catherine, et attirant à lui un

siège ;
— Voyons, mon enfant, — dit-il en s'asseyant, — expliquons-nous. Ce que tu viens de me dire m'a tellement surpris, que je ne sais plus où nous en sommes. Tu me dis que tu ne veux pas épouser M. de Céranon !
— Oui, mon père ! — répondit Catherine avec le ton ferme d'un parti pris.
— Pourquoi ?
— Parce que je crains de ne pas être heureuse en devenant sa femme.
— Cependant, Céranon a de belles et brillantes qualités. D'abord, il n'est pas bien vieux... A peine cinquante ans...
— Mon père, je ne parle pas de son âge...
— Il est fort bien élevé, instruit, avant distingué même...
— Je le reconnais.
— Il est plutôt bien que mal.
— Je le trouve très bien, mon père. Il a une position aussi belle qu'une femme, dans la situation, puisse rêver.
— Plus belle, même.
— Il se montre aimable, empressé,

galant auprès de toi, tu l'avoueras ?
— Oui, mon père.
— Enfin, il t'aime ?...
— C'est possible !
— Alors, pourquoi le repousser ?
— Mon père, en faisant ce que je fais, j'agis suivant ma conscience. Pourquoi épouserais-je M. de Céranon ! Je l'estime, mais je ne ressens aucun amour pour lui.
— Mon Dieu, cela viendra ! — dit le conseiller avec ce ton de bonhomie particulier à tous les pères en telle circonstance.
— Je ne sais pas, mon père. D'ailleurs, là n'est pas la question. Je vous aime, mon père ; ici, près de vous, avec Barba, je suis aussi heureuse que je puisse désirer l'être.
Ce bonheur me suffit, je n'en rêve pas d'autre.
Dans cette union projetée, je vois un changement complet d'existence...
J'ai peur... Une voix intérieure me dit que si je vous quitte, mon père toutes mes années de bonheur seront passées et ne reviendront plus...
— Catherine ! — dit le conseiller très-ému et en attirant à lui sa fille.
— Voulez-vous donc me chasser d'ici ? — dit la jeune fille d'une voix câline et en entourant le cou de son père comme un enfant gâté qui demande des caresses.
Barba s'agenouilla près du conseiller et prenant les mains de Catherine, elle les baisa :
— Qui est-ce donc qui l'aimerait mieux que nous, est-elle là ? — dit-elle.
— Laissez-moi près de vous, mon mon père, je ne vous quitterai jamais ! — disait Catherine en embrassant le conseiller avec une tendresse caressante.
— Mon Dieu, chère enfant, — dit M. de Lespars, — si je te marie, ce n'est pas pour faire mon bonheur, c'est uniquement pour faire le tien.
— Mon bonheur est ici.
— Mais...
— Seriez-vous heureux de ne vous séparer jamais de moi, dites ?
— Mon enfant, mais n'es-tu donc pas tout ce que j'aime sur cette terre ?
— Alors, pourquoi détruire notre bonheur, mon père ? Nous sommes tous heureux ainsi, restons comme nous sommes, c'est le plus sage !
— Mais, mon enfant, ma chère Catherine, pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?
— Le pouvais-je ? Ce mariage a été convenu entre vous et M. de Céranon sans que j'en eusse connaissance. Je n'ai appris votre détermination, mon père, que le jour où j'ai reçu les cadeaux des fiançailles.
Cette nouvelle m'a fort surprise. Que pouvais-je répondre ? Rien, avant d'avoir réfléchi.
Votre bonheur paraissait si grand,